Testament de Louis XVI, roi de France et de Navarre, mis en vers français, par Antoine Apcher...





TESTAMENT

DE

LOUIS XVI,

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE,

MIS

EN VERS FRANÇAIS,

Par Antoine Apcher, de Saint-Flour.

. . . . . : . . . . Quis talia fando,
Temperet à lacrymis. . . . . . .
Eneide. Liv. 2.



A SAINT-FLOUR,

DE L'IMPRIMERIE DE CHARLES BARREYRE,

1823.



TESTAMENT

DE

LOUIS XVI,

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

C'EST la voix de LOUIS, la voix de votre Roi,
Français! c'est votre ami, votre père, c'est moi,
Qui, courbé sous un joug jusqu'ici sans exemple,
Indignement plongé dans les cachots du Temple,
Où, depuis quatre mois, en proie à mille maux,
Je me vois le jouet de mes lâches bourreaux;
Privé de mes enfans, d'une épouse adorée
Et du doux entretien d'une sœur révérée,
Qui, quoique détenus dans la même prison,
Sont séparés de moi sans aucune raison,
Au nom du Dieu puissant qui gouverne la terre,
Vous transmets en ces mots ma volonté dernière.

J'abandonne mon âme, et mon corps et mon sang,
Au Dieu dont la bonté m'a tiré du néant,
Le priant d'oublier le trouble qui m'agite
De ne pas s'arrêter à mon peu de mérite;
Mais de me mettre au rang de ceux que, par sa mort,
Le Christ a ramenés dans le céleste port.
Tout pécheur que je suis, dans ce désordre extrême,
J'ose élever ma voix vers son trône suprême.

Fidèle observateur du dogme de la foi,
Qui fait d'un cœur bien né l'ornement et la loi,
Conduit dès le berceau par la vertu chrétienne,
Je meurs dans l'union de l'Eglise romaine.

J'obéis sans réserve à ce qu'elle prescrit ;
Je crois aux vérités dont elle nous instruit :
Et, lorsque de mon temps des questions douteuses
Ont formé dans son sein des sectes orageuses,
Sincèrement soumis à ses commandemens,
Ferme dans ma croyance et dans mes sentimens,
J'ai, d'un pas assuré, continué ma route,
Et n'ai point eu l'orgueil de décider le doute.
C'est aux Ministres seuls, que Saint-Pierre a commis,
A juger des abus qui se sont introduits.
Je m'attache avec soin au sens de leur parole.
Leur doctrine sacrée est ma seule boussole.
Sans jamais me mêler de leurs pieux travaux ;
Je marche à la clarté de leurs brillans flambeaux.
Si Dieu me laisse encor quelques jours sur la terre,
Je serai fier de suivre une telle carrière.

Je plains de tout mon cœur nos frères égarés
Qui, loin des vrais sentiers que Dieu leur a montrés,
Adoptant de l'erreur la morale grossière,
Se laissent éblouir par sa fausse lumière ;
Mais je ne prétends pas m'ériger en censeur,
Ni les forcer à rendre un compte de rigueur.
Je n'ai pas le dessein de prendre la parole,
Pour débrouiller la trame ourdie à leur école.
L'humanité me guide, et je suis généreux ;
Aucun ressentiment ne m'irrite contre eux.
La charité m'invite à ne haïr personne,
Et je les aime tous comme mon culte ordonne.

Je demande au Seigneur d'inspirer ma raison,
Et de tous mes péchés j'implore le pardon.
Je descends dans mon cœur pour pouvoir les connaître,
Et pour me rappeler les torts que j'ai fait naître.
Dans l'état où je suis, dans ces jours de douleur,
Où je gémis chargé des liens du malheur,
Où tout offre à ma vue un appareil sinistre,
Ne pouvant obtenir les secours d'un Ministre,
De mon Dieu, mort en croix, je réclame l'appui,
Et plein de repentir, je me confesse à lui.
Ce qui double surtout le remords qui m'oppresse,
Et me fait frissonner de crainte et de tristesse,
C'est d'avoir mis mon seing à divers règlemens

Qui du dogme sacré sapent les fondemens ;
Mais ma condescendance est due à la surprise :
Je suis resté fidèle aux statuts de l'Église.
Mon cœur n'a point suivi la course du torrent,
Il n'est entré pour rien dans cet acte imprudent.
Avant que Dieu m'appelle au séjour de la gloire,
Où le juste triomphe et chante sa victoire,
A l'aide d'un Ministre, organe de la foi,
(O mon Dieu! je le jure aujourd'hui devant toi.)
Lorsque je le pourrai, j'irai demander grâce
Au pied du tribunal où toute erreur s'efface.

Si jamais ma conduite a pu causer des maux,
Si j'ai fâché quelqu'un et nui mal à propos,
Je le prie instamment d'oublier mes offenses
Et de ne plus penser à mes inconséquences.

Je m'adresse de même aux esprits purs et droits
Qui, de la charité reconnaissent les lois ;
Qu'ils s'empressent d'unir leurs prières aux miennes,
Pour que Dieu compatisse à mes cruelles peines.

Je connais les devoirs d'un Monarque chrétien ;
Je n'ai point de rancune, et j'aime le prochain.
Je pardonne à tous ceux dont la haine m'accable,
Et qui m'ont opprimé sans que je sois coupable.
Je prie avec ardeur Dieu de leur pardonner,
D'avoir égard aux temps, de ne pas condamner
Ceux qui, par un faux zèle ou par imprévoyance,
M'ont ouvert le chemin qui mène à la souffrance.
Je laisse entre ses mains ma femme, mes enfans,
Mes deux frères, ma sœur, mes tantes, mes parens ;
Ceux qui, par leur constance, ont droit à ma tendresse,
Ceux pour qui l'amitié veut que je m'intéresse ;
Mais qu'il daigne avant tout, répandre ses bontés
Sur mes tristes enfans trop long-temps maltraités !
Que les maux d'une épouse et d'une sœur trahies,
Dans ces horribles tours nuit et jour avilies,
Tendant leur tête au fer de leurs persécuteurs,
De sa miséricorde attirent les faveurs !
Puisse-t-il, si je meurs du coup qui me menace,
Leur ouvrir le trésor où repose sa grâce !
Puissent-ils tous marcher à l'abri de son bras,

Tant que de ce bas-monde ils verront les débats!

O toi que je plains tant, épouse bien-aimée!
Sois de mes doux enfans la mère accoutumée;
Donne-leur tous tes soins; qu'ils retrouvent dans toi,
Le précieux appui qu'ils perdront avec moi.
Dès long-temps je connais ta bonté maternelle;
Mais leur sort doit doubler ton amour et ton zèle.
De l'aimable vertu trace-leur les chemins:
Fais-leur connaître l'art de servir les humains.
Arrache le rideau dont s'enveloppe l'homme,
Et des fausses grandeurs abats le vain fantôme;
Ce ne sont que des biens qui passent comme un vent,
Celui qui court après, se perd en les cherchant.
Apprends-leur que d'un Dieu la puissance cachée,
Au Ciel qui la conduit, tient la terre attachée;
Que tout ce qui se meut, pense, raisonne, agit,
Appartient à ce Dieu dont le soleil nous luit;
Qu'à sa religion ils doivent se soumettre,
Que c'est un sang chrétien qui leur a donné l'être;
Et s'ils sont condamnés à s'élever au rang
Où, pour se maintenir, on a tant de tourment,
Attache leurs regards vers la solide gloire
Qui donne à ses héros l'honneur de la victoire.
Qu'ils sachent qu'ici-bas tout est frêle et trompeur:
C'est dans l'éternité qu'habite le bonheur.
Et si de longs revers font succomber leur mère,
Ma sœur, remplacez-la, formez leur caractère!

Et vous, mes chers enfans! soyez respectueux,
Soumis à vos devoirs, unis, officieux;
Servez le même Dieu qu'a servi votre père,
Ecoutez les avis de votre auguste mère:
Reconnaissez l'amour qui l'anime pour vous,
Et n'attristez jamais son cœur sensible et doux.
Je vous lègue ma sœur, honorez sa vieillesse;
Prouvez-lui par vos soins toute votre tendresse.

Toi surtout, ô mon Fils! sois docile, entends-moi:
Si par malheur, un jour, le Ciel te fesait Roi,
Cherche à te faire aimer, rends-toi digne de l'être:
Gouverne tes états en père plus qu'en maître.
Tu te dois tout entier à tes concitoyens;

Ne sépare jamais leurs intérêts des tiens.
Que partout avec toi le bonheur se promène;
Plus de ressentiment, plus d'aigreur, plus de haine.
Tout le mal qu'on me fait, doit être enseveli
Dans le gouffre profond d'un éternel oubli.
Ne t'arme point des traits que t'offre la vengeance;
Sois pour tous tes sujets, une autre Providence.
Suis l'exacte justice, obéis à sa voix:
Pense qu'un Roi n'est Roi, qu'en régnant par les lois.
Mais songe aussi, mon fils, que, pour le bien du trône,
Il doit être écouté dans les ordres qu'il donne.
Un prince, quel qu'il soit, sans être respecté,
Ne peut être jamais d'aucune utilité.
Au bonheur général c'est envain qu'il aspire;
C'est envain qu'il agit; c'est envain qu'il désire:
Si son bras est lié, si son pouvoir est nul,
Ses efforts ne sont plus qu'un nuisible calcul.

Ne sois point sourd au cri de la reconnaissance;
Porte sur mes amis l'œil de ta bienveillance:
Et, si Dieu te permet de le pouvoir un jour,
A leur grand dévouement mesure ton amour.
Recherche les enfans des pères magnanimes
Que le crime en fureur, a choisis pour victimes.
Cette dette est sacrée; elle ne peut jamais,
Dignement s'acquitter qu'à force de bienfaits.
Console leurs parens dans toute circonstance,
Et donne à leur malheur sa juste récompense.
Je sais que, parmi ceux qui me servaient jadis,
On compte des ingrats et des fourbes amis,
Des traitres qui, suivant la ligue qui m'immole,
Des novateurs du siècle ont encensé l'idole;
Des lâches, qui changeant de costume et de loi,
M'ont laissé sans défense, ont brigué contre moi;
Mais je ferme les yeux, et mon cœur leur pardonne.
Dans un moment de trouble où la licence tonne,
On s'égare aisément, on ne se connaît pas;
L'esprit flotte indécis; on bronche à chaque pas.
Ne les délaisse point dans leur triste naufrage;
Leurs écarts, ô mon fils, ne sont dus qu'à l'orage.

Cœurs désintéressés, amis vrais et constans,
qui, par votre courage et vos égards touchans,

Dans le fond des cachots, au fort de ma détresse,
M'avez à tout instant prouvé votre tendresse,
Recevez le tribut de mes remercîmens !
Ah ! que ne puis-je ici dire ce que je sens !
Oui, si j'ai vu dans ceux, dont l'audace est si fière,
Des gens que j'ai tirés du sein de la poussière
D'indignes favoris, parjures à leur foi,
Pour prix de mes bienfaits, révoltés contre moi,
Vos élans gratuits, votre persévérance
M'ont bien dédommagé de leur lâche inconstance.
Nul obstacle n'a pu rallentir votre essor;
Votre zèle a pour moi, cent fois bravé la mort.
Vous avez adouci la rigueur de mes peines,
Et vos mains ont porté la moitié de mes chaînes.

Je voudrais, ô mon fils, pouvoir citer les noms
Des braves qui toujours seront chers aux Bourbons;
Mais je dois respecter les lois de la prudence;
Leur repos et leur vie ordonnent le silence.
En tous temps, en tous lieux, prodigue-leur tes soins;
Exécute mon ordre, et préviens leurs besoins.
Sois juste à leur égard; ne perds jamais de vue,
Le ferme attachement du bon et sensible Hue.
Souviens-toi des dangers qu'a courus Chamilli,
Et de l'affection du généreux Cléri :
Telle est ma volonté; c'est celle de la France.
La Nation (j'en ai la flatteuse espérance)
Applaudissant un jour à ta haute équité,
Saura récompenser ta magnanimité.

Respectables Tronchet, Desèze et Malesherbes,
Dont le profond savoir est l'effroi des superbes,
Puissiez-vous cultiver vos lauriers en repos,
Et voir mûrir le fruit de vos nobles travaux !
Dans ce siècle pervers, dans ce moment funeste,
Mon cœur de tous mes biens est le seul qui me reste :
Je l'offre à vos vertus; ce don leur appartient.
Le temps et les poignards, sur lui ne peuvent rien.
Je vous fais mes adieux, et déclare en présence
Du Dieu dont j'ai toujours reconnu la puissance,
Que je suis sans remords, que je meurs innocent :
Français ! souvenez-vous de mon dernier accent.

FIN.